



Aleksandra au pays des génies

Roman. Premier roman désopilant dans lequel il faut embarquer comme sur un manège de fête foraine, « Les Palimpsestes » revisite l'histoire des exilés littéraires.

Les Palimpsestes
d'Aleksandra Lun

Traduit de l'espagnol (Pologne) par
Lori Saint-Martin

Éditions du sous-sol, 128 p., 15 EUR

Un roman polonais traduit de l'espagnol se déroulant dans un asile psychiatrique en Belgique ? Bigre, voilà qui est original. Ce ne sera pas la seule extravagance de ce roman loufoque. Traductrice de plusieurs langues (français, italien, roumain..) vers le polonais, Aleksandra Lun a quitté la Pologne à 19 ans pour étudier les langues et la littérature en Espagne avant de s'installer en Belgique. Ces éléments biographiques viendront se réfléchir subtilement dans son livre, avec bien des éclats d'autres vies et d'autres œuvres.

Son narrateur, Czeslaw Przesnicki, 35 ans, rêvait de devenir vétérinaire. Interné dans un hôpital de Liège, il se revendique écrivain raté. Il partage sa chambre avec un prêtre polonais

acharné du vélo d'appartement, suit sa thérapie, est tenaillé par sa misère sexuelle, a une passion pour Casta Diva, rêve chaque nuit de Karol Wojtyła, raconte son histoire. Ses souvenirs dessinent son chemin vers une folie, reste à savoir de quel côté celle-ci se place. Dès ses premières phrases, on comprend qu'humour et incongruité seront au cœur de son récit. Son monde désopilant est un univers parallèle au nôtre, dont les protagonistes se nomment Hemingway, Beckett, Conrad, Blixen, Cioran, Melville ou Ionesco, sortant comme des lapins du chapeau de la magicienne Aleksandra Lun. Des écrivains exilés, canaris perdus au milieu des moineaux, volontiers « picotés à cause de leur plumage exotique ».

Aussi solides soient ses références au patrimoine littéraire mondial, et habiles la manière dont elle en use, il ne faut pas prendre au sérieux les mises en scène de la romancière ; plutôt accepter de l'accompagner sur son manège de fête foraine, rire à ses scènes comme on ne s'offusque pas du burlesque d'un rêve. Quelle image fé-

conde que celle du palimpseste, ces manuscrits d'auteurs anciens que les copistes médiévaux effaçaient pour les recouvrir d'un nouveau texte. Aleksandra Lun subvertit cette idée pour nimer l'histoire littéraire de sa propre trace, multipliant les clins d'œil, touillant moult ingrédients littéraires et linguistiques dans sa soupe épicée. La littérature elle-même n'est-elle pas un immense palimpseste, chaque auteur se nourrissant des œuvres de ses aînés pour en former de nouvelles ?

Il y a quelque chose d'obsessionnel dans ce roman, comme un créateur peut l'être, comme l'est dans cette fiction la rééducation forcée des écrivains. Qui ne comptent pas se laisser faire. Dans une scène savoureuse où l'on intime à Nabokov de se définir selon une seule culture, il répond à la doctoresse : « Le vrai passeport d'un écrivain, c'est son art ! » Une patrie en soi. ■

par Sabine Audrerie

